



Christian Puech « Présentation du dossier : est-il temps de faire l'histoire des structuralismes ? », *Les dossiers de HEL* [supplément électronique à la revue *Histoire Épistémologie Langage*], Paris, SHESL, 2013, n° 3, disponible sur Internet: http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num3/puech_present.pdf

Christian Puech, Université Paris Sorbonne Nouvelle

Présentation du dossier :

Est-il temps de faire l'histoire des structuralismes ?

Ce numéro 3 des dossiers d'HEL présente les premiers résultats de travaux menés à l'occasion de plusieurs manifestations consacrées à l'histoire des structuralismes depuis le colloque de la Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences du Langage qui s'est tenu en 2005 à l'École Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines, jusqu'à plusieurs manifestations récentes et/ou à la mobilisation de documents déjà publiés.

La « re-découverte » des manuscrits saussuriens a peut-être changé nos représentations de cette histoire. En tous cas, les ouvrages cherchant à donner une image synthétique ou au contraire plus circonstanciée (structuralisme est-européen, américain, européen, réception internationale du *Cours de linguistique Générale*) de ce paradigme se multiplient un peu partout (cf. bibliographie générale).

On souhaiterait faire de cette page « ouverte » un lieu évolutif de débat et de confrontation sur le sujet, centré sur un épisode récent de l'histoire des sciences du langage prise « en elles-mêmes et hors d'elles-mêmes ». Les éléments de cette présentation n'engagent que leur auteur. La structuration du dossier en trois parties engage néanmoins un *point de vue* que les différentes contributions négocient et adaptent à leur manière.

Malgré la relative proximité de la période concernée (les années 1950/1980), le structuralisme est peut-être aujourd'hui un objet historique. Est-il temps de faire l'histoire du structuralisme en France? Comment? Selon quelle périodisation? Quel empan géographique? Culturel ?

C'est que le structuralisme n'est pas une école de pensée facilement identifiable. A la fin des années 1950, la référence au concept de structure est générale dans le champ des sciences humaines et trois colloques aux titres évocateurs attestent à la fois de cette généralisation de la notion, de sa dispersion... et de son imprécision : 1959, *Sens et usages du terme structure* (R. Bastide ed., Mouton 1962), 1957, *Notion de structure et structure de la connaissance* (Albin Michel, 1957) et, 1959, *Entretiens sur les notions de genèse et de structure* (Colloque de Cerisy, Mouton, 1965). Ces colloques mobilisent alors savants des sciences de la nature, sociologues, anthropologues, psychologues, économistes, historiens, théoriciens de la littérature, linguistes et philosophes. *Signes* de Merleau-Ponty, qui paraît en 1960 et suit les leçons de la Sorbonne et la leçon inaugurale du Collège de France, atteste de ce que le « structuralisme » est bien devenu, sous ce nom, un enjeu de pensée non seulement inter- ou trans-disciplinaire, mais « philosophique ». Pourtant, ce qualificatif ne devrait pas désigner un statut de prestige où de légitimation ultime, mais un « fait » dont l'évidence impérieuse ne va plus de soi aujourd'hui, et réclamerait une mise en perspective historique sérieuse.

Celle-ci rencontre inévitablement la difficulté suivante :

Chaque discipline a pu reconnaître, sur les bases de son propre développement, un intérêt plus ou moins central pour le concept de structure qu'elle s'est efforcée de définir pour son propre compte (en biologie, en sociologie, en mathématique, en linguistique, en anthropologie...), renouvelant sans doute ainsi une réflexion très ancienne sur la notion de *système*. Ces thématiques de la « structure » ne sont pas nécessairement synchrones, elles n'ont pas eu lieu en même temps, elles ne sont pas nécessairement isomorphes, elles relèvent de types de rationalité hétérogènes, elles s'enracinent diversement dans l'histoire générale de la réflexion sur la totalité. Elles relèvent d'une histoire des sciences et des idées régionales quelle que soit l'immensité de ces régions et la porosité de leurs frontières.

Or, ce qu'on appelle couramment « structuralisme » est précisément cette précipitation (au sens chimique) qui laisse poindre à la fin des années cinquante l'espoir d'une unité (au moins asymptotique) des travaux en sciences humaines, et même chez certains – on trouve certaines formulations en ce sens chez Lévi-Strauss – la perspective d'une recombinaison majeure des savoirs par-delà les coupures entre culture scientifique/culture lettrée ou nature/culture. Ce double espoir a sans conteste affecté chacune des disciplines concernées et orienté – un temps au moins – leur évolution. Il les a conduites au moins à envisager d'autres configurations, d'autres relations avec les disciplines voisines. Pour certaines, il les a conduites à projeter leur avenir à partir des quelques lignes que F. de Saussure a consacré à la sémiologie dans *le Cours de linguistique générale* : « une science générale des signes au sein de la vie sociale ».

Cette science « projetée » a déjà des attaches paradoxales avec la linguistique : elle est pour elle, selon Saussure lui-même, un horizon...dont la linguistique serait pourtant l'esquisse la plus achevée, son fondement, son modèle. On peut penser que ces attaches paradoxales se répercutent et se démultiplient dans ce qu'on peut appeler par provision le « structuralisme généralisé ». Dans les années soixante, soixante-dix, les termes sémiologie ou sémiotique renvoient à un projet scientifique polymorphe, rencontrant en philosophie une inquiétude qui remonte au moins aux Lumières : celle des conditions de possibilité et de légitimité d'une science de l'homme, d'une anthropologie. A partir d'une interprétation très libre et peu consensuelle des concepts saussuriens et de la linguistique post-saussurienne, de l'idée d'une « fonction symbolique » que chaque discipline précise pour son propre compte, la thématique philosophique de la structure consistera par l'un de ses aspects les plus importants à explorer par des voies diverses les possibilités et impasses d'une telle anthropologie « sémiologique ».

Pour cette raison, on peut accepter de parler, avec les années 60, d'un « structuralisme généralisé » qui pense trouver, rétrospectivement, dans les développements de la linguistique moderne depuis F. de Saussure une matrice de questions fécondes propres à renouveler des problèmes anciens et à en périmérer d'autres. Pourtant, cette dénomination ne saurait prétendre à la stabilité d'une « doctrine », ni à l'homogénéité de principes méthodologiques et épistémologiques susceptibles de « s'appliquer » indifféremment à tous les secteurs de la production symbolique humaine. Dans l'histoire de la linguistique, déjà, on voit le concept de structure – quand il est utilisé – se réaliser dans des théories et des objectifs qui ne sont pas entièrement compatibles. En anthropologie – discipline qui, à partir des *Structures élémentaires de la parenté* de Lévi-Strauss, va pourtant montrer la voie – la revendication de scientificité passe par une restriction austère et exigeante du champ d'application de la notion de « structure », et par la manifestation d'une méfiance critique ombrageuse vis à vis de toute extension de ce champ.

Les caractéristiques principales de ce dossier du supplément électronique d'*Histoire Epistémologie, Langage* tiennent toutes dans son titre et, particulièrement, à la pluralité qu'il présuppose. Par provision au moins, il convient selon nous de tenir compte de multiples facteurs pour renouveler l'appréciation qu'on peut donner du structuralisme : production / réception, court terme / long terme, centre / périphérie, spécialisation disciplinaire/contiguïté des champs, enjeux techniques / enjeux généraux...etc.

Ce dossier pourrait donc constituer comme une sorte de réponse à une question implicite : « Est-il temps de faire l'histoire du structuralisme en France ? »

1. Les généalogies des structuralismes.

Or, on sait que les tableaux, exposés, monographies, introductions... concernant le structuralisme ne manquent pas. Ils sont déjà souvent anciens (après la seconde guerre mondiale : par ex., l'article de E. Cassirer dans le n° 1 de la revue *Word*, relativement peu connu) et ont parfois joué un rôle paradigmatique (par ex. l'ouvrage de G. Lepschy Payot 1968, les volumes coordonnés par F. Wahl en 1968, plus récemment, les deux volumes de F. Dosse).

On sait également que la littérature de second degré sur le sujet n'a cessé de s'accroître dans les années 1960, pour s'infléchir de manière nettement critique dès la fin des années 1970 et, semble-t-il renaître et se renouveler à la fin des années 1990 en France comme en Allemagne et aux Etats-Unis.

La lecture des manuscrits de Saussure, leur comparaison avec le *Cours de linguistique générale*, les tentatives de restitution de l'itinéraire d'ensemble de Saussure (en particulier, J. Joseph, 2012) permettent d'esquisser ce que pourrait être une généalogie de sa pensée jusqu'à ses derniers cours de l'année 1911. Mais on peut entendre aussi par « généalogie » le long processus de formation de la pensée saussurienne dans l'histoire des idées linguistiques et également celui des lectures dont elle a été l'objet au cours du XX^e siècle.

Dans le premier cas, *généalogie* pointe le fait qu'on ne peut penser certaines choses avant d'autres : si par exemple Saussure n'avait été convaincu de la dualité du signe linguistique et de la nécessité de désigner le *tout* qui les unit, il n'aurait pu créer les termes de « signifiant » et de « signifié », néologismes qu'il propose dans son cours du 19 mai 1911. Ni fixer, du même coup, le terme « signe » pour désigner le tout qui les unit. C'est toute une constellation de travaux récents qui s'attache –souvent autour du Cercle Ferdinand de Saussure de Genève – à une telle reconstruction.

Dans le second cas, c'est de l'itinéraire d'une pensée comme « désappropriée » qu'il s'agit. En effet, qu'on le considère comme un « faux », comme une « vulgate », ou un « apocryphe »... le *Cours de linguistique générale* est le texte de référence pour la plupart des courants de la linguistique du XX^e siècle. Activement (les structuralismes, mais aussi G. Guillaume ou E. Benveniste) ou réactivement (le générativisme, la sociolinguistique, la linguistique cognitive...), le *Cours de linguistique générale* constitue un repère majeur de l'histoire contemporaine des idées linguistiques (et aussi des idées tout court...). Dans la culture scientifique contemporaine, on a affaire à un texte sans cesse inventé (Bally et Sechehaye en 1916, mais aussi Godel en 1957, Engler en 1968, 1974, 2000, Parret, Komatsu, Gambarara ...) et réinventé (Jakobson, Hjelmslev, l'école de Genève, Martinet...) par des savants majeurs comme par de plus modestes philologues. On a aussi affaire au texte « d'initiation » à la linguistique le plus lu dans les cours de linguistique du monde entier (il suffit de taper « Saussure » dans Google). En amont du Cours, on dispose également d'éléments historiques qui permettent, bien avant le XIX^e siècle de réduire l'effet « d'hapax » qu'on a pu attribuer tantôt au Cours de 1916, tantôt aujourd'hui aux manuscrits dont nous disposons pour l'essentiel depuis 1968.

2. Notre question de départ

- a) Telle qu'elle est posée – « **est-il temps de... ?** », elle repose sur un double et massif présupposé qui ne va pas de soi. D'une part elle présuppose que cette histoire ne serait pas déjà faite. Ce qu'il y a de surprenant dans ce présupposé, c'est que le structuralisme français – comme « mouvement d'idées » où la linguistique est impliquée au premier chef même si de manière non exclusive - jouit – en particulier hors de France – d'une « présupposition d'existence » qui ne semble pas devoir souffrir de remise en cause. Ne parle-t-on pas depuis un moment déjà – aux Etats-Unis tout spécialement - d'un « post-structuralisme », le préfixe jouant le rôle d'un confirmateur d'existence rétrospectif particulièrement puissant ? D'autre part, la question de notre titre suppose qu'il y aurait sinon urgence, du moins « à propos », pertinence particulière, à faire aujourd'hui l'histoire du structuralisme français. Parmi toutes les justifications qu'on peut donner à cette urgence, on peut faire valoir deux données. D'un côté le retrait, depuis une quinzaine d'années, d'un structuralisme quasi « militant » et l'ambiguïté même de ce retrait : obsolescence du modèle structural ou intégration de ses propositions dans un corps de savoirs, un paradigme définitivement installé ? De l'autre, l'émergence d'un modèle concurrent, le modèle cognitif, qui partage avec le modèle structural une ambition fédératrice de travaux dont l'enracinement disciplinaire n'est plus évident : psycho-neuro-linguistique, linguistique textuelle, linguistique de l'acquisition, du développement, des pathologies, déclin relatif de l'anthropologie structurale au profit d'une approche cognitive des cultures, ré-ancrage phénoménologique de la sémiotique littéraire, intelligence artificielle innombrables débats autour de la notion de « discours »...
- b) « ...le **structuralisme** en France ». On sait depuis longtemps que le structuralisme (ce qu'on a appelé ainsi à partir d'un certain moment) est fait de variantes, en particulier de variantes géographiques, régionales, culturelles. Toutes les synthèses (celles des années 1960/1970) parcouraient ces régions de Moscou à Prague, Copenhague, New-York, Paris... Elles accrédiétaient – non sans distorsions – l'idée que le Structuralisme n'était que la somme de ces variantes géographiques, ou plutôt, de manière très structuraliste, que le structuralisme dans sa consistance profonde n'était que l'invariant de ces variations. Le devenir différencié de l'héritage structuraliste dans ces différents « contextes », les travaux circonstanciés des historiens de la linguistique invitent à y regarder de plus près et à se demander ce qui dans ce cadre général fait la spécificité française. De ce point de vue, on notera que Milner (2002) organise cette diversité géographique de manière particulièrement franco-centrée : le « périple structural » n'ignore rien de ce qui s'est passé à Moscou, Prague, Copenhague et New-york, mais agence la représentation du paradigme structural comme un itinéraire vers Paris (Saussure, Lacan, Benveniste, Barthes)...
- c) « ...le structuralisme **en France** ». L'existence et la caractérisation de ce qu'on entend par structuralisme appelleraient évidemment de multiples commentaires. On peut même risquer l'idée que l'absence de synthèse historique concernant le structuralisme (si on laisse de côté l'ouvrage en deux volumes de F. Dosse qui vise avant tout à fournir un répertoire des faits et des événements), vient de l'indétermination foncière, dans le contexte français de la notion. On peut même penser que cette absence reproduit l'attitude - qui va de l'abstention au rejet – de ses principaux promoteurs en France : si C. Lévi-Strauss a pu se réclamer le premier d'une démarche structurale inspirée par la linguistique, il a dû, à plusieurs reprises et très tôt, éprouver le besoin de se démarquer du structuralisme littéraire et philosophique dans lequel il n'a jamais voulu se reconnaître. Les travaux de R. Barthes ont décrit une courbe d'évolution qui, des *Éléments de sémiologie* au *Plaisir du texte*, continue d'intriguer les commentateurs. M. Foucault connaîtra une évolution semblable, proclamant à la fin de sa vie qu'il n'avait jamais été « structuraliste ». L. Althusser avoue dès les années soixante-dix, que le structuralisme n'aura été pour lui qu'un moment stratégique ou tactique dans une entreprise de rénovation du marxisme. La *Grammatologie* de J. Derrida entendait prendre acte du structuralisme et de sa filiation saussurienne pour les subvertir... On pourrait multiplier les exemples.

Mais c'est un linguiste, E. Benveniste qui nous fournira notre point de départ. Interrogé par le journaliste Pierre Daix en 1968 sur la nature du structuralisme, il répondait à la fois par un témoignage personnel et par une énigme :

« Pour un linguiste qui est habitué à pratiquer le travail linguistique et qui a eu de bonne heure, c'est mon cas, des préoccupations structuralistes, c'est un spectacle surprenant que la vogue de cette doctrine, mal comprise, découverte tardivement et à un moment où le structuralisme en linguistique est déjà pour certains quelque chose de dépassé. Dans mon ouvrage, j'ai retracé brièvement l'histoire en quelque sorte lexicale de ce terme. En cette année 1968, la notion de structuralisme linguistique a exactement quarante ans. C'est beaucoup pour une doctrine dans une science qui va très vite.»

Anachronisme, malentendu, obsolescence. Il est vrai que le linguiste a toutes les raisons de se méfier et d'exercer une conscience critique vis à vis de la rumeur qui pousse vers lui un médiateur d'opinion sur un sujet aussi technique.

3. Anachronisme et recherche d'un modèle de scientificité

Néanmoins, si l'on veut bien nous accorder qu'au niveau le plus général le structuralisme exprime l'aspiration à une émancipation des théories de l'esprit humain par et dans le paradigme sémiotique ou sémiologique, et qu'il a d'emblée connu une dimension internationale (sans doute dès les années 20 du siècle, avec les thèses des Manifestes pragois dans les congrès internationaux de linguistique), on doit reconnaître également que la promotion d'un régime sémiotique de la pensée a, en France, rencontré incontestablement un grand succès, mais à partir de la fin des années 1950 seulement. C'est pourquoi, si l'on hésite à parler de « structuralisme » français, c'est que la France est sans doute l'un des pays d'Europe où le « structuralisme linguistique » a eu le plus de mal à prendre racine. Ce n'est en fait qu'après la seconde guerre mondiale et après de multiples détours géographiques et disciplinaires (par Prague, Copenhague, New-York, l'anthropologie, la sociologie la philosophie...) que le *Cours de linguistique générale* de Saussure est valorisé en France de manière tout à la fois intense, rétrospective et paradoxale, comme la source d'un nouveau mode de pensée. C'est bien cet anachronisme paradoxal que soulignait Benveniste dans notre citation.

On chercherait en vain en effet, dans les années trente, une participation de la France à la « linguistique des Cercles » attachée à développer dans des directions diverses, mais relativement homogènes, les principes de la linguistique générale esquissée par Saussure comme cela a été le fait de Prague, Genève, Copenhague ou, dans une moindre mesure, New-York (cf. H. Huot, ed., 1991 Chiss et Puech, 1997 « Le structuralisme introuvable », Puech 2004, 2005). Le comparatisme historique installé par A. Meillet comme paradigme dominant de la linguistique française se réclamait bien de Saussure, mais le développement (tardif) du structuralisme linguistique en France est surtout le fait de personnalités marginalisées dans le contexte français (A. Martinet, G. Straka, L. Tesnière) qui ont pu tirer directement les leçons du Cercle de Prague et qui subirent (pour un temps au moins) l'influence charismatique de R. Jakobson, ou d'étrangers invités confinés dans le cercle étroit des « spécialistes » (J. Kurylowicz).

Ceci confère à notre avis au structuralisme français quelques caractéristiques qui lui sont propres. En effet, le structuralisme linguistique n'ayant été découvert qu'au moment où il commençait à être dépassé dans la communauté des linguistes, c'est la sémiotique (où sémiologie) qui est d'emblée apparue sous le double aspect d'un champ de recherche scientifique où de nouveaux objets empiriques pouvaient être conquis (les débats entre Greimas, Barthes, Buysens, Prieto, l'anthropologie structurale de C. Lévi-Strauss) et, dans le même temps, comme une investigation à caractère général propre à mettre à l'épreuve les traditions philosophiques dominantes immédiates (la phénoménologie, l'existentialisme, un certain marxisme, un freudisme déjà figé en orthodoxie) ou plus anciennes (la philosophie transcendantale de Kant à Husserl, le spiritualisme français du XIX^e siècle...). D'où les débats Lévi-Strauss / Ricœur / Derrida/ Deleuze / Lacan / Foucault / Althusser qui ne sont pas étrangers, sans doute, aux développements des sémiotiques positives, « scientifiques », mais qui possèdent très vite les caractéristiques d'une problématisation de second degré à travers laquelle le structuralisme linguistique est à la fois « reçu » et déjà critiqué ou poussé dans ses retranchements ultimes. Dans ce contexte, les travaux de M. Merleau-Ponty, très informés des transformations des différentes sciences humaines de l'immédiat après seconde guerre mondiale, vont constituer très tôt un « opérateur de passage » déterminant.

4. Une typologie des structuralismes ?

Le point de vue que nous souhaitons adopter doit donc s'efforcer de respecter la complexité de cette situation que T. Pavel (l'un des commentateurs contemporains de la période) décrivait en 1988 comme la juxtaposition, dans les années 1960/1970 en France, de trois « espèces » de structuralisme.

- Un structuralisme « scientifique » dont les travaux de C. Lévi-Strauss et A. J. Greimas constituent la base principale. Cette version du structuralisme est prolongée par l'Ecole Sémiotique de Paris, discutée par des philosophes du langage comme P. Ricœur, contestée par des projets originaux comme ceux de J. Kristeva ou d'H. Meschonnic, prolongés sur le plan de la philosophie du langage par un H. Parret...
- Un structuralisme « modéré » qui adapte les acquis du premier dans une perspective souple centrée essentiellement sur des problématiques littéraires traditionnelles qu'il s'agit de renouveler (G. Genette, par

exemple) et qui poursuit (tardivement) les travaux de morphologie de la culture, de stylistique, de l'esthétique formaliste des travaux de l'est de l'Europe sans toutefois avoir une connaissance très précise de leurs conditions d'émergence.

- Un structuralisme « spéculatif » enfin, qu'il est beaucoup plus difficile de circonscrire, dont les liens avec les deux précédents sont réels mais diffus, et dont les enjeux généraux dépassent les entreprises précédentes dans le sens d'une réévaluation complète des enjeux de pensée traditionnels. C'est là que les travaux de C. Lévi-Strauss, L. Althusser, M. Foucault, J. Derrida, J. Lacan (mais ceux aussi M. Serres, G.G. Granger, J. Piaget, R. Thom, ceux de J. F. Lyotard avec *Discours, figures...*) trouvent à la fois leur source et leur point de fuite et de divergence.

On est donc quelque peu pris de vertige devant ce qui constitue à la fois une telle convergence et une telle diversité. C'est bien pourquoi J. Piaget, de son côté, affirmait dès 1968 dans un ouvrage de vulgarisation consacré au structuralisme que :

« A comparer les différents sens qu'a pris le structuralisme dans les sciences contemporaines et dans les discussions courantes [...], il semble cependant possible de s'essayer à une synthèse, mais à la condition expresse de distinguer les deux problèmes toujours liés en fait, mais indépendant en droit, de l'idéal positif que recouvre la notion de structure dans les conquêtes ou les espoirs des diverses variétés de structuralisme, et des intentions critiques qui ont accompagné la naissance et le développement de chacune d'elles en opposition avec les tendances régnantes dans les différentes disciplines » (nous soulignons).

Si nous mentionnons ici ce « principe de précaution », c'est qu'il met bien en relief, au delà de la complexité soulignée par T. Pavel, l'une des caractéristiques du structuralisme français qu'on peut confondre en France avec la découverte et la promotion d'un paradigme – celui de la linguistique structurale – en fait longtemps ignoré. La dispersion des disciplines affectées par le structuralisme (théorie littéraire, linguistique, anthropologie, psychologie, mais aussi, comme y insiste avec raison J. Piaget, mathématique, biologie, études sociales de toutes sortes...) ne doit pas masquer en effet la nature de l'espoir suscité par le concept de structure dont la compréhension semble alors devoir varier en raison inverse de son extension. Avec le structuralisme se manifeste non seulement la découverte d'une méthode de l'esprit qu'on espère unique et mise en œuvre dans les différents champs auquel il s'applique, mais bel et bien à la formulation d'un nouvel « idéal positif » pour reprendre l'expression de Piaget.¹

En effet, en tant que discipline nouvelle, autonome, vouée essentiellement à la recherche de ses propres fondements, la sémiotique va apparaître très vite - et de manière indissociable - comme une entreprise empirique devant rendre compte de ses objets et en découvrant sans cesse de nouveaux (les systèmes de signes dans leur diversité et unité), et comme la projection idéale – on dira plus tard idéalisée – d'un idéal scientifique à dimension quasi utopique.

C'est de ce point de vue que la citation de Piaget complète et tempère selon nous la typologie de T. Pavel : en France, les structuralismes « scientifique », « modérés », « spéculatifs » sont moins des espèces différentes que des versions superposées du structuralisme, disposées selon une gradation qui entend en préserver l'homogénéité, du moins dans son intention ultime et son impulsion première. A travers le projet sémiotique, ce qui est visé, c'est bien le champ entier de la culture par-delà les dichotomies si fortes en France entre culture lettrée et culture scientifique, et c'est, du même coup une réévaluation complète des enjeux de pensée hérités non seulement de l'avant-guerre, mais, en deçà, du spiritualisme dominant en France depuis le XIX^e siècle.

Il y eut donc bien en France une sémiotique positive, « scientifique » qui est rapidement entrée en relation avec la communauté internationale des chercheurs. Mais on peut risquer que ce qui fait la spécificité de la sémiotique française (ou francophone, si l'on inclut les travaux de E. Buysens et J. Prieto à côté de ceux de R. Barthes et de A. Greimas), c'est son redoublement par des prolongements plus spéculatifs, son extension à une réflexion principielle où elle apparaît moins comme domaine circonscrit et balisé de la connaissance que comme « projection », « idéalisation » dont la validité doit sans cesse être réévaluée et mise à l'épreuve.

Dans ce contexte, les notions de « signe », de « symbole », de « structure » et de « système », de « signifiant », de « sémiologie », de « sémiotique », empruntés en effet à des lectures de Saussure, ou, plus souvent, à des lectures de lectures de Saussure (Jakobson, Hjelmslev, Martinet) apparaissent moins comme des outils conceptuels dont la valeur est fixée une fois pour toute, que comme des enjeux et des objets de réappropriations conflictuelles et concurrentes.

Si l'on résume ce préambule, on peut dire que la spécificité du structuralisme français tient à trois traits distinctifs :

¹ Sur cette question et l'alternative « méthode » / « subversion » des sciences sociales, cf E. Balibar (1997) <http://cirphles.ens.fr/ciepf/publications/etienne-balibar/article/le-structuralisme-methode-ou> .

- une série « d'anachronismes » qui conduisent à la découverte tardive des enjeux de pensée du *Cours de linguistique générale*,
- une interprétation du *Cours* de Saussure qui privilégie – au risque d'oublier le reste – la thématique du signe et les quelques lignes très paradoxales consacrées à la sémiologie,
- une tendance à chercher dans le *Cours* et le projet sémiologique une sorte de « philosophie première » dont on puisse évaluer la pertinence, la légitimité, les conséquences, dans une réflexion de second degré qui pointe, entre autres, vers une philosophie générale de la culture.

Dans cette mesure il paraît intéressant de prêter attention un moment à l'article de A. J. Greimas publié en 1956 dans la revue *Le français moderne*. Intitulé « Actualité du saussurisme », il provient, si l'on se fie à la typologie évoquée plus haut, de la version « positive » du structuralisme français dont il constitue en quelque sorte l'une des premières occurrences en même temps qu'un prototype significatif.

Ce qui frappe en effet d'emblée, c'est que la réflexion de Greimas s'inscrit dans la suite d'une recherche en lexicologie et d'une thèse sur La mode en 1830 (thème récurrent des recherches sémiotiques en France qui trouvera une forme d'aboutissement structuraliste (aride) dans Le système de la mode de R. Barthes en 1967). Cette réflexion manifeste une insatisfaction fondamentale vis à vis des méthodes traditionnelles de ce domaine spécialisé de la linguistique et en propose une réforme basée sur les acquis de la méthode historique des Annales (la « nouvelle histoire »), la notion de synthèse de H. Berr, les travaux des sociologues et des anthropologues (M. Mauss, C. Lévi-Strauss). Mais l'interdisciplinarité ainsi envisagée ne devant pas apparaître comme une simple juxtaposition de points de vue, elle réclamait un fondement « raisonné », pour lequel il était alors possible de se tourner vers les « acquis » des Ecoles de Prague et de Copenhague.

C'est précisément cet objectif que poursuit « Actualité du saussurisme », en établissant ainsi une équivalence stricte entre structuralisme et « saussurisme » et en proposant sous ce terme un véritable manifeste programmatique non seulement pour une linguistique à la fois historique (tradition dominante en France de puis A. Meillet) et structurale, mais bien pour une réorganisation globale des sciences humaines.

Plus précisément, cet article situe le structuralisme identifié au saussurisme dans une recherche interdisciplinaire sur la totalité du « champ social » en incluant l'étude de la littérature, de la musique et des arts plastiques assimilés à des « signes culturels », et en étendant donc bien au-delà de la lexicologie, la pertinence des principes de la méthode structurale. Sous la forme du « saussurisme », le structuralisme français concentre bien l'attention, dès sa promotion, sur un régime sémiotique de la *vie sociale* dont l'étude exclut la prise en compte d'éventuels « signes naturels » (cette dimension est au contraire présente dans la sémiotique américaine d'un T. Sebeok, inspirée de Peirce par exemple), et vise plus ou moins implicitement à interpréter et accomplir le projet sémiologique saussurien comme « étude de la vie des signes au sein de la vie sociale ».

Illustrant parfaitement le propos de J. Piaget cité plus haut, Greimas commence par opposer à l'ignorance relative dans laquelle demeurent les spécialistes universitaires, les « philologues » français, l'ampleur d'une véritable « vision du monde » d'ou procéderait la science saussurienne :

« L'originalité de la contribution de F. de Saussure réside, croyons-nous, dans la transformation d'une vision du monde qui lui fut propre – et qui consiste à saisir le monde comme un vaste réseau de relations, comme une architecture de formes chargées de sens, portant en elles-mêmes leur signification – en une théorie de la connaissance et une méthodologie linguistique. Car, loin de se satisfaire d'une phénoménologie descriptive ou, comme l'appelle Louis Hjelmslev, d'une « description pure plus proche de la poésie que de la science exacte » [...] Saussure a su éprouver la valeur épistémologique de son postulat en l'appliquant à une science de l'homme particulière, la linguistique... »

Parce que le « monde » dont Saussure exprime la « vision » est « une architecture de formes chargées de sens », l'homme parlant vit dans un univers toujours déjà sémantisé porté par des « formes » dont il est inséparable. La métaphore saussurienne de la feuille de papier illustrant le caractère indissociable du signifiant et du signifié est ainsi réinterprétée et amplifiée dans une conception très proche de la philosophie de Merleau-Ponty telle qu'elle s'exprime dans le chapitre VII de la *Phénoménologie de la perception* et telle qu'elle ne cessera de s'approfondir avec *Signes* et *La prose du monde* après la lecture de Saussure « filtrée » par la linguistique guillaumienne, puis les contacts avec Jakobson et Lacan.

Mais il est vrai que le mérite principal reconnu ici à Saussure porte au moins autant sur cette « conception du monde » qui serait la sienne que sur son aptitude à la *convertir* en objet et en méthode scientifiques. Ce qui, d'une part, confirmera que la promotion du saussurisme à la fin des années 1950 en France équivaut, du fait des différents anachronismes de la situation française, à une véritable *conversion*, et qui, d'autre part donne au paradigme sémiotico-structural français une autre de ses orientations fondamentales ultérieures : l'attention portée à la dimension

épistémologique des savoirs, illustrée un temps au moins par G. Bachelard, G. Canguihlem, dans le contexte du marxisme par L. Althusser, et résolument affirmée dans l'enquête historico-épistémologique de M. Foucault. *Les mots et les choses* (1966) en effet, selon plusieurs propos de son auteur, aurait trouvé en effet son impulsion première dans un projet d'archéologie du structuralisme.

Les principes généraux d'un saussurisme de seconde génération « à la française » étant ainsi posés, celui-ci se déploie alors dans cinq directions principales :

a) La langue, système de signes

C'est, dès 1956, la notion de *signifiant* qui constitue la base de l'édifice et donne à celui de *langue* sa consistance épistémologique, comme forme et non substance. Au-delà des conceptions spiritualistes du signe, obstacle à une approche scientifique des langues, Greimas voit là le principe d'une extension possible à tout l'univers sémiotique humain, extension qui est explicite dans les *Prolégomènes* de Hjelmslev et dans le projet d'une science unifiée de la société qui s'y affirme et auxquels ils se rattachent. C'est là, selon Greimas,

« que s'effectue le passage de la linguistique aux autres sciences humaines....et que s'affirme le postulat saussurien d'un monde structuré, saisissable dans ses significations ».

D'autre part, Greimas reprend en la radicalisant et en la transformant du même coup la lecture sociologisante de Saussure qui a été de règle en France dès la parution du *Cours* chez A. Meillet et J. Vendryes. Saussure incorporerait l'héritage de la sociologie française mais irait au-delà des *Règles de la méthode sociologique* de Durkheim parce qu'il inviterait à intégrer dans une vue globale le type de relations et de processus attribués traditionnellement à une « mentalité pré – logique » ou à l'inconscient vitaliste. Dans cette mesure, le saussurisme comme science prendrait en charge l'intégralité des formes de discours (mythe, inconscient psychique, délire...) liés à la démente, l'enfance ou la « primitivité ». Bref,

« il permet de recouvrir, à l'aide du signifiant global, tout l'espace social et d'étudier ensuite celui-ci comme un système homogène et fermé ».

b) Une théorie de la société

La distinction saussurienne langue / parole prend dans ce contexte un relief particulier. Elle acquiert le statut de concept scientifique à valeur épistémologique et non plus simplement de distinction de méthode. Manifestement réinterprétée en 1956 à travers la distinction hjelmslevienne entre système et procès, il s'agit alors d'un véritable opérateur d'abstraction permettant de passer de la diversité des perspectives et des données empiriques à la systématique structurale *quel que soit le domaine considéré*. C'est l'application du postulat saussurien qui permettrait à C. Lévi-Strauss, par exemple,

« d'opposer valablement le 'procès' de la communication des femmes aux *structures* de la parenté, l'échange des biens et des services à la *structure* économique. Soit en général : les relations sociales, objet de la psychologie sociale, à la *structure* sociale, ou, pour appliquer la terminologie que préfère M. Merleau-Ponty – ménageant ainsi une ouverture possible de la sociologie à l'histoire – les forces productives aux formes de la production. » (nous soulignons)

La projection du saussurisme trouve ici son extension maximale à travers, notons-le, l'utilisation de Saussure par Lévi-Strauss et Merleau-Ponty que Greimas ne fait pas que répéter mais qu'il prolonge en direction a) d'une approche globale et homogène de la société où la linguistique est impliquée à côté et au même titre que la sociologie, l'anthropologie, l'économie politique, b) d'une tentative de conciliation de la synchronie structurale et de l'histoire dans sa version marxiste (en renouvellement).

Sur ce dernier point, et sans prendre à la lettre ni l'intention de Merleau-Ponty, ni la formulation qui lui est ici attribuée, on peut penser que le marxisme althussérien développera dans un premier temps au moins une conception de la société dont le fameux anti-humanisme résidera principalement dans la volonté de faire du matérialisme historique une « science ». La définition de l'histoire comme « procès sans sujet », l'interprétation de la lutte des classes comme « effet de structure » ayant pour point d'application des agents et des fonctions en lieu et place des « hommes » de la tradition humaniste, la mise en évidence d'une « coupure épistémologique » entre le Marx humaniste des *Manuscrits de 1844* et le Marx du *Capital* attaché à décrire des faits structuraux (cf. *Lire le Capital et Pour Marx*), sans être contenus en germe dans ce passage de Greimas, consonnent bien avec lui. En tous cas, en 1956, « l'actualisation » du marxisme à travers « l'actualité » du saussurisme passe pour Greimas par la mise en parallèle des démarches de l'anthropologue et du philosophe :

« A travers les différences de terminologie : Lévi-Strauss préférant peut-être *l'inconscient collectif*, Merleau-Ponty *l'espace social autonome*, et malgré les divergences de présuppositions métaphysiques, apparaît cependant la *réalité sociale*, intelligible comme le morceau de cire de Descartes, dans la transparence de son réseau relationnel, et totale, car elle contient, à des niveaux structurels différents, et le système capitaliste décrit par K. Marx, et le système linguistique de F. de Saussure ».

c) Temporalité et histoire

Sur ce point, c'est d'abord l'influence de R. Jakobson qui se fait sentir, sinon *contre* Saussure, du moins contre ce qui a été interprété très tôt comme la lettre du *CLG* : l'historicité de la langue, ce sont avant tout les « tendances structurales » qui y sont à l'œuvre, travaillées qu'elles sont par la dynamique de la *parole*. Mais là encore, c'est bien pourtant l'influence de Merleau-Ponty qui affleure dans la réinterprétation par Greimas de la *parole* saussuro-jakobsonnienne en *praxis*.

C'est que depuis 1949 en effet, le philosophe prend acte en pionnier de la nouveauté saussurienne d'abord dans ses cours de psychologie générale à la Sorbonne (« Les sciences de l'homme et la phénoménologie », « Les relations avec autrui chez l'enfant », 1950-51), puis dans une importante communication en 1951 (« Sur la phénoménologie du langage »), enfin de manière particulièrement marquante dans sa leçon inaugurale faite au Collège de France en 1953 :

« L'union de la philosophie et de l'histoire revit, comme il arrive à beaucoup d'intuitions philosophiques, dans des recherches plus spéciales et plus récentes qui ne s'inspirent pas expressément de Hegel et de Marx, mais qui retrouvent leur trace *parce qu'elles affrontent les mêmes difficultés*. La théorie du signe, telle que la linguistique l'élabore, implique peut-être une théorie du sens historique qui passe outre l'alternative des choses et des consciences. Le langage vivant est cette concrétion de l'esprit et de la chose qui fait difficulté. Dans l'acte de parler, dans son ton et dans son style, le sujet atteste son autonomie, puisque rien ne lui est plus propre, et cependant il est au même moment et sans contradiction tourné vers la communauté linguistique et tributaire de la langue. [...] Il y a là une rationalité dans la contingence, une logique vécue, une autoconstitution dont nous avons précisément besoin pour comprendre en histoire l'union de la contingence et du sens, et *Saussure pourrait bien avoir esquissé une nouvelle philosophie de l'histoire*. » (nous soulignons).

Si nous nous permettons de citer trop longuement ce texte de 1953 en l'insérant dans celui de Greimas en 1956, c'est que cette « greffe » illustre bien selon nous, comme à sa source, l'imbroglio scientifico-spéculatif que constitue plus tard le paradigme sémiotico-structural qui fait la spécificité française. En effet, s'il n'y a pas eu à proprement « réception » de Saussure en France dans les années 1920 (du moins le Saussure du *Cours*), on voit bien se constituer tardivement un « héritage » (cf. C. Puech 2000, Chiss et Puech, 1999,1997) dans les années 1950, comme si Saussure avait joué le rôle d'une origine endormie et si son « réveil » constituait à l'aube des années 1960 un enjeu de pensée de tout premier plan pour penser ensemble un nouveau régime du sujet, de l'histoire, du symbolique, notions alors entendues dans leur extension maximale.

La suite du texte de « Actualité du saussurisme » confirme ce point en pointant vers une théorie de la culture dont la France s'était jusque-là assez peu soucieuse (elle qui ignore à peu près totalement Humboldt), surtout si on compare avec la situation allemande où, dès les années 1920, E. Cassirer entreprenait sa *Philosophie des formes symboliques* avec le volume sur le langage.

d) Extensions du saussurisme et métalangages sociaux.

L'extension du saussurisme se fait en effet selon plusieurs cercles concentriques à partir des résultats de la phonologie pragoise et avec l'aide, toujours, de C. Lévi-Strauss et de Merleau-Ponty. Dans son expansion maximale,

« [on peut considérer la langue] comme une sorte de condensé de la totalité des messages humains échangés, le signifiant linguistique recouvrant alors un vaste signifié dont l'extension correspondra, à peu de choses près, au concept de culture ».

Théorie de la société et de l'histoire se confondent alors avec ce que le paradigme sémiotico-structural nommera (et que Merleau-Ponty nomme déjà) « la fonction symbolique » et qui trouve à se réaliser – conformément à la délimitation de la sémiologie par Saussure – dans tous les systèmes de signes structurés dans la langue, à partir

d'elle, ou par analogie avec elle, selon une échelle à degrés qui conduit des signes les moins motivés, vers ceux qui le sont davantage.

Dans ce cadre, le linguiste - lexicologue peut appeler de ses vœux :

« les méthodes qui favoriseraient la description des structures, la construction des modèles de mentalité, de sensibilité ou de moralités collectives, une lexicologie sociale et historique [...], laquelle pourrait bien remplir le rôle de conseiller et de guide, assigné actuellement aux disciplines situées aux confins de plusieurs sciences ».

Mais, si l'on se souvient que la « vision du monde » attribuée à Saussure était celle d'une « architecture » de formes porteuses de sens, la première tâche de la *sémiotique* scientifique (le nom n'est pas encore prononcé, celui de *sémantique structurale* affleure à peine) consistera à défaire la hiérarchie des structures selon des critères qui dictent un véritable ordre des raisons sémiotiques :

« [Certains ensembles qui constituent le signifiant linguistique] sont plus fortement structurés, plus homogènes que d'autres [...] parce qu'une signification globale et autonome semble se dégager de ces ensembles structurés. Nous pensons notamment aux systèmes mythologiques, religieux, ou à cette forme moderne de la fabulation qu'est la littérature ».

A l'intérieur du domaine social organisé ou couvert par le langage lui-même, il existe donc des zones privilégiées d'organisation sémiotique. Fidèle à Hjelmslev, Greimas classe sous le terme de « métalangages » aussi bien les récits oraux que les religions, les usages littéraires de la langue, tous systèmes qui constituent une médiation entre la langue et elle-même, les pratiques sociales, les techniques, le travail... Qu'il s'agisse plutôt, conformément à la lettre de Hjelmslev de « langages de connotation » (cf. Arrivé 2000 qui souligne que R. Barthes reproduit la même erreur à la même époque) n'entame pas l'intention de Greimas. Il s'agit de convoquer C. Lévi- Strauss, G. Dumézil et R. Barthes (*Le degré zéro de l'écriture* vient alors de paraître), le concept « d'écriture » promu par ce dernier incluant aussi bien, on le sait, l'effet esthétique que le choix éthique, l'histoire que l'action individuelle. Mais on peut penser aussi que ce qui émerge ici confusément, c'est bien l'idée d'un « ordre du discours », idée autour de laquelle M. Foucault fera graviter l'essentiel de ses œuvres de manière originale et dynamique.

Mais quelles limites les systèmes socio-sémiotiques admettent-ils alors dans cette conception très large de la sémiosis sociale ? L'extension de l'investigation aux messages non langagiers confirme la prophétie saussurienne selon laquelle « la sémiologie aura bien du mal ne serait-ce qu'à délimiter son objet ». En effet :

« Il ne faut pas oublier que le langage articulé n'épuise ni tous les messages, ni tous les signes, que la langue n'est pas coextensive à la culture »

Ce qui peut s'interpréter de deux manières : ou bien comme l'assignation d'une limite au-delà de laquelle la sémio-linguistique n'a plus ni pertinence ni légitimité, ou bien comme l'appel à une dissociation des destins de la linguistique et de la sémiologie, vers une théorie d'ensemble de la culture créant son propre paradigme.

En intégrant à l'édifice sémiotique en (dé-)construction, les signifiants iconiques, gestuels musicaux, comportementaux... Greimas confirme bien que le projet sémiotico-structural français apparaît, dès son émergence, comme l'idée d'une science fondamentale et totalisante par vocation, susceptible de rendre compte de la totalité du champ culturel à la fois dans la diversité de ses productions - les signes - et dans l'homogénéité de ses manifestations : le signe, ou mieux, « la semiosis », même si le terme n'est pas encore présent. Toute la question sera alors de calculer les places et distances respectives de la linguistique et de la sémiologie. De ce point de vue, une histoire du structuralisme en France devrait passer outre la borne temporelle de 1945 et revenir sur le destin étrange de la sémantique de la fin du XIX^e siècle (Bréal, Darmesteter, de la Grasserie...), éclipsée comme sciences des significations par la sémiologie saussurienne et résurgente pourtant chez Greimas, quelques années après « Actualité du saussurisme », dans sa *Sémantique structurale*, de manière très provisoire.

Quoi qu'il en soit, on voit bien qu'en 1956 le saussurisme est à la fois une perspective à accomplir - toute la question étant de savoir s'il ne l'est pas resté - et déjà un point de convergence de la philosophie de Merleau-Ponty, des travaux de C. Lévi-Strauss, des linguistiques de Hjelmslev et Jakobson tardivement reçues, sans doute également du « discours de Rome » (1953) de J. Lacan, précédant d'ailleurs de peu (1957) le célèbre article « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » et des travaux des historiens de l'école des *Annales*. Le « saussurisme » n'est-il pas ici à la fois une exigence d'intelligibilité et peut-être une impossibilité, liée à la visée totalisante qui est la sienne ; une impossibilité relative inscrite au cœur même de cette exigence ?

A partir de là, on voit bien en tous cas plusieurs pistes se dessiner, où le « saussurisme » en question joue le rôle d'un véritable *opérateur de passage* autant que celui d'un programme scientifique. Il ne s'agit pas de prétendre

que les acteurs de la scène sémiotico-structurale n'auraient eu ensuite qu'à appliquer et développer le programme sémiologique saussurien selon la « grille » greimassienne. Mais l'article de Greimas montre bien selon nous comment le « saussurisme » était un puissant facteur de « modernisation » de la scène culturelle et scientifique française : il installe Saussure à la source et à l'horizon d'un projet qui mobilise tous les savoirs en renouvellement de son époque. Il dessine un possible projet intellectuel d'ensemble.

Au cœur de ce projet une conception de la langue et du langage comme condensation d'une culture. Plus tard, Jakobson définira la langue comme « l'infrastructure de la culture », et E. Benveniste comme « l'intégrant de la société ». Ici la langue apparaît comme un « médium » ample, dense et souple, constitutif de manières d'être, de penser, de vivre et en phase avec l'univers économique, politique, social en constante évolution, relié enfin aux structures non-verbales et aux pratiques humaines de toutes sortes.

Le saussurisme français, du fait de sa naissance tardive, est enfin une référence *indirecte* à Saussure restitué à travers toute une série de prismes : un saussurisme par *truchement*, un saussurisme par *transitivité* des références (G. Guillaume, Hjelmslev, Jakobson, Martinet, Merleau-Ponty, Lévi-Strauss...) et un saussurisme par *conversion* brutale des attitudes intellectuelles. Il ne s'agit pas d'une Ecole ou d'un Cercle (comme Prague, Moscou et Copenhague, Tartu), mais d'une tendance, d'un mouvement multiforme qui hésitera pour cette raison à se reconnaître lui-même, mais qui éprouve par contre très vivement le besoin d'une borne de mémoire, d'une origine qui ne serait pas elle-même référée. Saussure jouera ce rôle paradoxal d'une référence consensuelle sur laquelle viendront se projeter tous les dissentiments...

Car, ce qu'on voit alors surtout dans Saussure, c'est un *seuil de scientificité* (plutôt que le point d'aboutissement d'une *histoire* de la linguistique), seuil de scientificité à analyser reprendre, reproduire et étendre. Ce qui explique d'une part le peu d'attention longtemps porté en France à l'exégèse des manuscrits saussuriens (à l'une des *généalogies* de la pensée de Saussure), d'autre part, le développement très conflictuel des débats épistémologiques portant sur le régime de scientificité des sciences humaines (Derrida, Althusser, Foucault), sur l'humanisme, les idéologies... et sur « l'impérialisme » de la linguistique au sein des sciences humaines, le fait enfin que les linguistes - et tout spécialement eux - hésitent souvent à reconnaître Saussure dans le saussurisme.

Dans cette mesure, il semble bien qu'il soit temps de faire l'histoire des structuralismes en France.

5. Ce qui rend envisageable aujourd'hui une histoire différenciée des structuralismes

- a) Avec la publication des Sources manuscrites et des notes de cours, la saussurologie d'aujourd'hui permet de poser autrement la question de la filiation saussurienne des structuralismes. Cela ne veut pas dire qu'on a renoncé à cette filiation ni qu'ait été abandonné l'espoir de trouver dans Saussure une « philosophie première » (bien au contraire cf. Maniglier 2005, mais aussi F. Rastier, S. Bouquet, S. Badir etc.), mais la publication de ces matériaux de première main a produit un effet paradoxal dont on pourrait tirer profit du point de vue de l'historiographie des structuralismes : le saussurisme n'est pas le structuralisme et l'un des aspects – en Europe du moins – du structuralisme a été d'une certaine manière, la « construction » de Saussure selon des modalités historiques à retracer.

Les deux positions possibles selon nous aujourd'hui sont résumées clairement dans les deux citations qui suivent :

« Si l'on entend parler depuis quelque temps de « retour à Saussure », la situation est bien différente de celle qui prévalait voici cinquante ans, quand Greimas écrivait *L'actualité du saussurisme* (1954) voire lors de la commémoration Saussure après un demi-siècle (Genève, 1963). En effet, le corpus saussurien s'est accru de manuscrits et de cahiers d'étudiants qui permettent de nouvelles lectures, philologiquement établies, de la théorie saussurienne. On a regrettamment considéré ces documents comme des matériaux préparatoires au Cours de linguistique générale, comme s'il était la synthèse indépassable de la pensée de Saussure, et sans véritablement le reconsidérer à leur lumière. Ainsi, l'accès à la pensée de Saussure a tout à la fois été permis et entravé par le CLG, qui a tous les caractères d'une vulgate : indispensable, partout cité, sans valeur scientifique. Non seulement il fait l'impasse sur les développements épistémologiques par lesquels commençait le deuxième cours à l'Université de Genève, mais surtout il minimise l'apport de Saussure à la linguistique de la parole, finissant sur une citation apocryphe (de Bopp, 1816 !) qui fait de lui un linguiste de « la langue en elle-même et pour elle-même ». En somme, les manuscrits sont les seuls écrits authentiques à partir desquels l'on doit travailler, les cahiers d'étudiants et le Cours n'étant que des documents annexes et complémentaires. » (F. Rastier « Saussure au futur. Ecrits retrouvés et nouvelles réceptions. Introduction à une relecture de Saussure » Site web Texto.)

A cette épiphanie s'oppose un usage sans doute plus raisonné des nouvelles « sources » saussuriennes dont nous partageons le principe.

« Personne ne trouvera par la seule lecture des Ecrits de linguistique générale un auteur compréhensible ou cohérent mais seulement des fragments très difficiles à comprendre, qui gagnent une certaine cohérence et un certain sens seulement si on les met en relation avec le Cours. <...> Comme ces écrits ne fonctionnent qu'en vertu du Cours, ce Saussure authentique est nécessairement tributaire du Cours. Il est condamné à accompagner le Grand Classique. Il est un peu comme le bouffon de cour qui dit la vérité, certes, mais qui, tout en disant la vérité, n'a pas la force d'ébranler le Pouvoir, mais, au contraire, le confirme. Ainsi, la version déconstructive de Saussure, le Saussure authentique, étymologique, vrai, n'aura pas la force d'éliminer la puissance du Grand Classique, aussi usurpée, aussi fausse soit-elle. Le Saussure « authentique » est tragiquement condamné à rester le bouffon du Cours. » (J. Trabant : « Faut-il défendre Saussure contre ses amateurs ? Notes item sur l'étymologie saussurienne » ; *Langages* 159, septembre 2005, Larousse.)

Nous prendrons donc le parti de la deuxième attitude (cf. Puech 2000 et 2005), parce que c'est celui de l'histoire et de l'historicité des idées linguistiques et donc aussi celui de la neutralité épistémologique vis à vis de l'objet.

- b) On devrait éviter la problématique des précurseurs et des avant-courriers. Toutefois, il me semble essentiel de rechercher dans l'histoire des idées linguistiques liées aux structuralismes une profondeur de champ que l'on trouve rarement dans les travaux sur le structuralisme. Ceci suppose de sortir de l'enquête purement philologique sur les textes et de porter attention aux méthodes et outils qui, dans l'histoire des idées linguistiques sur le long terme, possèdent un caractère « structural ». L'opération de « commutation », la méthode des « paires minimales »... ne sont-elles pas des outils plus ou moins constants de la tradition grammaticale ? La théorie de « la valeur » n'a-t-elle pas l'une de ses sources dans des pratiques plus anciennes liées à la lexicographie et au traitement de la synonymie ? Les mises en tableaux de paradigmes morpho-grammaticaux, flexionnels de la tradition grammaticale la plus ancienne ne sont-ils pas des manipulations sur les deux axes ? etc... Seule la reconstruction de ces configurations ancienne devrait permettre – en dehors de tout recours à « l'influence » ou aux « précurseurs » de situer le structuralisme dans son histoire.
- c) S'il est difficile de décider quand commence une Ecole linguistique, la question de sa fin est non moins redoutable. Que reste-t-il du structuralisme en phonologie, en syntaxe, en sémantique ? Dans quelle mesure ses principes et résultats se sont-ils métabolisés dans d'autres problématiques, d'autres domaines ? Y a-t-il une dimension pédagogique ou didactique du structuralisme à l'université, dans le second degré ?

6. le structuralisme en France

Les travaux sur les structuralismes européens, slaves, américains... plaident tous, de fait, pour une relativisation de la situation française. Cette spécificité de la France à l'inverse, ne peut apparaître que par comparaison et analyse.

- a) Les anachronismes que nous avons notés dans le développement du structuralisme en France renvoient en fait aussi à une géographie paradoxale : Paris / Genève, centre / périphérie, Europe / Amérique... Irréductibles à un quelconque « terreau » culturel particulier, les différentes variantes du structuralisme sont aussi sans doute plus « context-sensitives » qu'on ne l'admet ordinairement. P. Sériot a bien montré, sur pièces, cet enracinement dans des problématiques Mittel-Europa et slavistes du structuralisme d'Europe orientale. En même temps, la première affirmation publique du structuralisme a lieu à La Haye en 1928, de manière très symbolique, au premier congrès international des linguistes et est donc contemporain de l'effort pour adopter des critères internationaux de validités des principes d'analyse linguistique. Cette dialectique du particulier et du général me semble particulièrement intéressante pour comprendre ce qu'est une Ecole moderne de linguistique.
- b) La paradigmatization du structuralisme a entraîné une dispersion/adaptation géographique de ses principes au niveau mondial. Il s'agirait d'examiner au moins quelques exemples de cette acclimatation et d'évaluer par comparaison la situation française.

7. Les structuralismes.

Mais que penser pour finir des distinctions proposées par T. Pavel ?

Notre parti pris sera de privilégier les structuralismes linguistiques, dans la diversité de leurs principes, de leur genèse, de leur diffusion, de leurs modes de référence à Saussure de leurs extensions...

La tendance aujourd'hui est de considérer que le structuralisme est avant tout une « théorie de l'esprit » susceptible de se réaliser dans des domaines empiriques variés et, au fond, indifférents (c'est ce que beaucoup cherchent aujourd'hui dans le « vrai » Saussure : une confirmation « a posteriori » d'une philosophie première qui seule importe et qu'il convient de reconstruire).

Notre démarche voudrait être différente :

- a) soucieuse des effets d'homonymie : *structure, signe, symbole, symbolique*... ne sont pas des termes consensuels. Ils s'inscrivent dans des histoires différentes, des conflits divers, des syntaxes théoriques divergentes, des domaines d'objets spécifiques, des pratiques scientifiques hétérogènes.
- b) soucieuse des sources : le structuralisme n'est pas dans Saussure, mais il y a bien eu une productivité historique du CLG et de la matrice disciplinaire qu'il offre.
- c) soucieuse des médiations et des retours des médiations sur l'interprétation historique des structuralismes
- d) soucieuse de la spécificité de la situation française, de sa culture linguistique (philologie et grammaire), de ses traditions scolaires...
- e) soucieuse de la genèse des conceptualités linguistiques se réclamant du structuralisme
- f) soucieuse de restituer les manières dont les différentes écoles structuralistes traitent les branches soi-disant exclues des distinctions et dichotomies saussuriennes (la parole, le sujet, la substance, la syntaxe, le sens...)
- g) soucieuse de différencier les structuralismes linguistiques et le structuralisme (généralisé), tout en considérant que les extensions des structuralismes linguistiques constituent comme une histoire de la linguistique « hors d'elle-même ».